

La Cravate D'HERMINE.

Sur le palier, comme il reconduisait le médecin, Jean l'interrogea timidement :

— Eh bien, docteur ?

L'autre hésita un instant ; puis, à voix basse, comme pour fibrier professionnellement sa conscience :

— Ayez du courage, mon ami. Elle est perdue ?

Il ne répondit point.

— Docteur, insista Jean, j'exige la vérité !

Alors, baissant la tête, le médecin dit :

— Les jours de votre pauvre femme sont comptés. Un, deux, quatre, six, je ne puis le voir. Mais elle ne passera pas la semaine, vous entendez. C'est la fin. Elle s'éteindra brèvement dans une quinzaine au plus. Adonnez-lui le plus possible ses derniers moments. Ne lui refusez rien de ce qu'elle vous demandera. Moi, je n'ai plus rien à faire ici. Jean serra la main du docteur et, machinalement, le regarda descendre.

Dans l'escalier obscur, appuyé à la rampe, il demeurait anéanti : la destinée était décidément trop injuste et trop cruelle !

Deux ans auparavant il avait épousé Lina, une modeste employée comme lui. Un mariage d'inclination. Pas quarante ans à eux deux. Des oiseaux sur nos branches, au printemps. Et ça avait été deux années de folles, sans un nuage.

Bonheur, le mal impitoyable qui réagissait soudainement Lina depuis longtemps avait éclaté, après un mauvais froid attrapé en sortant du bureau. Elle s'était mise à tousser effroyablement, et n'avait pas commencé à se soigner, qu'elle était déjà condamnée.

C'était horrible !

Lina mourir ? Était-ce possible ? Pourquoi imaginer cela ? Lina emportée, là-bas, dans la terre glacée, sans qu'il le revît jamais — jamais !

Et cependant, c'était vrai, et il n'y avait point de puissance humaine qui pût l'empêcher !

Test s'écroutait autour de lui.

Qu'allait-il devenir seul dans l'existence, comme dans ce humble logis qu'elle occupait de son côté, qu'elle faisait paraître si magnifique malgré sa pauvreté ?

Ses yeux éclatèrent de rage farouche et son poing se dressait, menaçant, vers ce destin barbare qui n'avait point pitié de tant d'amour, de beauté et de jeunesse.

— Jean ! appela une petite voix.

Il entra dans la chambre. Lina était étendue dans son lit et sa pauvre figure et les yeux seuls, agrandis par la souffrance de vie, était aussi blanche que les draps.

Dans un souffle, elle demanda :

— Jean, que t'a dit le docteur ?

Il fit un grand effort pour ne point égarer en sanglots et répondit :

— Il m'a assuré que tu serais bientôt guérie, ma chérie. Une toux rauque la secoua tout entière et elle reprit :

— Il a raison, je vais beaucoup mieux. Je sens déjà comme une bonne chaleur qui passe en moi. Ah ! mon Jean, je voudrais tant retourner travailler et gagner de l'argent pour m'acheter la cravate d'hermine dont j'ai tant envie !

Depuis quelques temps, c'était son idée fixe ; une tentation de coquetterie qui la torturait ; cette cravate d'hermine avec ses blancs chevronnés et sa bordure de noir, l'obsédait, et son désir s'exerçait, continuellement malaxé par son petit cerveau oisif de malade.

Jean, une fois, en passant devant un fourreur, était entré demander le prix de celles de l'étalage.

Le commis avait regardé de haut et était si simplement venu et avait fini par répondre dédaigneusement :

— De cinquante à huit cents francs, monsieur.

Jean s'était enfié ; la somme était énorme ; jamais, malgré la plus prodigieuse économie, il n'arriverait à la réunir ; maintenant, surtout, que la maladie de Lina avait épuisé le peu qu'ils avaient mis de côté et gravé, pour longtemps leur modeste budget.

Mais pourquoi songer à tout cela : c'était, hélas, bien inutile ! En aspirant, il remplissait une sautoir de potion et la lui tendit. Et lorsqu'elle eut bu, de sa voix étouffée, Lina, en s'essouffant, répéta encore :

— Oh ! Jean, ma cravate d'hermine... de la véritable, tu sais... de la véritable... je la mettrai le dimanche pour sortir avec toi.

Quand elle fut endormie, Jean se rappela qu'il devait aller chez le pharmacien ; il prit dans un tiroir de la commode le dernier lot et descendit.

Bonjour, dans la rue, il s'arrêta, fasciné : à la vitrine d'un magasin, flamboyait sous les mille feux de l'électricité une magnifique cravate d'hermine.

Mais n'était-ce pas une illusion ? L'étiquette portait, en gros chiffres, 18 fr. 95. L'imitation était parfaite, et, seul, le prix la trahissait aux yeux peu connaisseurs.

Jean, sans prendre le temps de réfléchir, entra comme un fou dans la boutique, acheta la fourrure et remonta en courant, chez lui.

Une quinte violente venait de réveiller Lina.

Dissemblant son émotion, il s'approcha du lit.

— Dis-moi, ma chérie, c'est bien vrai que rien ne te ferait plus plaisir qu'une cravate d'hermine, n'est-ce pas ?

Elle murmura, les yeux brillants d'envie :

— Non, rien. Elle avait déjà dit doucement le paquet, et posant son acquisition sur la couverture :

— Eh bien, la voilà !

Elle demeura ébahie, passant et repassant sa main tremblante sur la soie immaculée de poil :

— C'est de la véritable hermine !

— Tout ce qu'il y a de plus véritable, ma chérie.

Elle défilait de bonheur.

— Jean... Jean... mon ami... c'est de la folie !... ça coûte si cher... où as-tu trouvé l'argent ?

Il n'avait point songé à cette question ; il ne sut que répondre ; et comme embarrassé, il demeurait silencieux, elle l'interrogea encore, en le regardant d'un air singulier :

— Tu l'as volée ?

Il n'osa point lui avouer la vérité ; il eût préféré l'accuser de tous les crimes plutôt que de lui arracher sa joie suprême ; et, malgré la révélation de sa conscience, il balbutia :

— Oui... volée. Lina s'en alla le lendemain, à l'aube, comme le neige commençait à tomber en flocons précipités, la cravate enroulée autour de son cou, et répétant :

— Comme c'est bon... comme c'est chaud. Mais avant de mourir, elle dit à Jean :

— Je comprends combien tu m'aimais pour avoir fait cela et je pars heureuse. Seulement, écoute, Jean, c'est mal de prendre le bien d'autrui... maintenant que tu seras seul, tu pourras faire de bonnes œuvres... il faudra rembourser le marchand... tu me le promets-tu ?

— Je te le jure ! répondit-il dans un sanglot.

Et, alors, sa jolie petite tête blonde retomba sur l'oreiller — pour toujours.

Mes plus grands bonheurs, je les ai trouvés dans un jardin par-dessus lequel j'aurais tant aimé faire trois pas. Cette chambre, je me la rappelle encore, je n'ai qu'à fermer les yeux pour la voir, il semble que je la voie dans mon cœur. Elle était meublée de fauteuils en velours d'Utrecht jaunes, d'une table à jeu près de la cheminée, d'un vieux piano entre les deux fenêtres. Un jour, "elle" essayait de m'apprendre à jouer d'un seul doigt un air qu'elle chantait quelquefois, et que j'aimais passionnément. Son père était assis au coin de la cheminée et lisait un journal. D'abord elle joua l'air devant moi, puis elle me dit d'essayer. Je ne pus trouver que les trois premières notes ; elle la joua plus lentement, je ne réussis pas davantage. Elle riait beaucoup de ma maladresse. Alors elle prit ma main pour me faire frapper les notes du doigt : c'était la première fois que nos mains se touchaient. Je frissonnai, elle cessa de rire et retira sa main ; et nous restâmes tous deux silencieux. Le jour baissait et mélangait un profond recueillement à nos émotions. Nos regards se rencontrèrent et se confondirent ; il me sembla que je devrais elle, qu'elle devenait moi ; que notre sang se mêlait dans nos veines, notre pensée dans notre âme. Deux grosses larmes tombèrent de ses yeux et rouillèrent sur ses joues comme deux perles de rosée brillante au matin sur une rose. Alors son père, que nous avions oublié avec le reste du monde, lâissa tomber son journal qu'il ne pouvait plus lire, et dit à sa fille de faire allumer la lampe. Vous n'y voyez plus non plus, ajouta-t-il, car voilà déjà longtemps que je n'entends plus le piano.

Eh bien ! pour trouver ce bonheur — je ne m'en rappelle pas un aussi grand dans le reste de ma vie, — je n'avais fait que descendre un étage, quatorze marches, et venir de ma chambre aux fauteuils jaunes. Et ma chambre, si petite, si pauvrement meublée, que de joies elle a renfermées ! C'est là que j'ai fait pour elle dix mille vers, dont elle m'a jamais vu un seul ; c'est là que j'ai écrit tant de lettres ; c'est là que j'ai relu les quelques lettres qu'elle m'a écrites, tant de fois que la bibliothèque d'Alexandrie ne m'aurait pas fourni plus de lectures.

Et cet escalier, ces quatorze marches qui nous séparaient, combien de fois je les ai descendues et montées pour la reconstruire, pour reconstruire son père ou sa servante, pour voir sa sonnette qu'elle avait touchée, le paillason en jupon sur lequel elle avait posé ses pieds ; et aussi dans l'espoir qu'elle reconnaissait mes pas, qu'elle m'entendait monter et descendre, qu'elle disait : Le voilà !

J'ai fait fait trois cents lignes dans cet escalier là, mon ami, et à chaque pas j'ai trouvé un bonheur ou au moins une émotion.

Que de belles fleurs au printemps de notre vie, et comme elles se sont fanées ! que de choses sont mortes en nous, dont nous ne songeons pas à porter le deuil.

tre dans l'herbe. — Au lieu de travailler et de payer le terrain qu'il occupait comme je dois tout honnêtement. Ne pourrais-tu pas m'acheter le café et le poivre ? Et acheter les outils ? ajouta Sauvage.

Et scier le bois ? dit mon frère.

Et je tremblai pour le raisseau ; — et je rompis l'entretiens en oriant très fort ses prétentes que ses enfants, ses lycées, bientôt peut-être, marchaient sur mes végétaux nichés. Hélas ! je ne pus le protéger que contre eux. Il se tarda pas à venir dans le pays un brave homme que je vis plusieurs fois rôder sur ses rives vertes, de côté où il se jetait à la mer. Un homme ne me fit point l'effet d'y aller de chercher des rimes ou des vers, — on y endormait ses pensées au murmure de l'eau.

— Mon ami, dit-il un jour, — tu es là que tu te promènes, que tu te prélasses, que tu chantes à faire envie ; — moi, je travaille, je m'éreinte. Il me semble que tu pourrais bien m'aider un bris ; c'est pour un ouvrage que tu ne connais pas, mais je l'apprendrai ; tu seras bien vite au courant de la besogne ; — tu dois l'emporter d'être comme cela à en rien faire ! — ça te distraira de faire des vers, et de repenser de contes. — Bientôt une rose, des anémones, une fleur, furent apportés au raisseau. Depuis ce temps il travaille ; il fait tourner une grande roue qui se fait tourner une petite qui fait tourner la meule ; il chante encore, mais ce n'est plus cette même chanson monotone et heureusement mélancolique. Il y a des cris et de la colère dans la chanson d'aujourd'hui ; il bosse, il écumé, il travaille, il repasse des heures.

Il traverse toujours la prairie et mon jardin, puis l'autre prairie ; mais au bout l'homme est là qui l'attend et qui le fait travailler. — Je n'ai jamais vu qu'une chose pour lui — je lui ai vu un bonnet lit dans mon jardin, de sorte à serpente plus long temps et en sort plus tard ; — mais il n'a fait pas mieux qu'il finisse par aller repasser des contes. — Parra raisseau ! les pas pas assez cobés son bonheur sur l'herbe ; — tu aurais aimé trop haut ta douce chanson !

UNE AIEULE

Talleyrand disait que, après une jolie femme, il n'y avait rien de plus charmant qu'une vieille femme, qui avait traversé des temps mouvementés, qui avait connu beaucoup de gens, gardé beaucoup de souvenirs, et, de par les enseignements d'une longue vie, s'était fait une indépendance philosophique.

Il semble bien qu'elle fut telle, cette baronne de Montet, figure aimable et intéressante d'ancien temps, dont on vient, fort heureusement, de retrouver le journal intime, composé de qualités de notes écrites sans l'impression des événements auxquels elle avait assisté, et qu'elle rassembla vers la fin de son existence. L'âge ne l'avait point affaibli. Elle avait vu tant de choses qu'elle avait pris, au contraire, quelques scepticismes sur l'importance définitive de celles qui paraissent les plus considérables.

Elle n'appartient pas à l'histoire, elle n'y joue aucun rôle, son nom n'y est pas mêlé. Mais elle fut un témoin avisé de nombreux événements historiques, et, douée d'une extrême curiosité, ce qu'elle n'avait pas su par elle-même, elle se le faisait raconter par les autres. — Voyez-vous, disait-elle en hochant la tête, le monde est un théâtre où presque tous les acteurs sont mauvais et les spectateurs ne valent pas mieux qu'eux ! C'est à cette conclusion usurquique que l'expérience l'avait conduite.

bière. L'impératrice apparut le jour de son mariage, et le désir des aromates manqua de faire défaillir les assistants.

Le grand-maitre des cérémonies essaya de dégager la main à laquelle la bague devait être rendue, mais il n'y eut pas de succès, malgré ses efforts qui avaient quelque chose de macabre. Il dut se borner à glisser l'anneau dans le cercueil à côté du corps.

Mais à part quelques histoires de la Terreur, les anecdotes tragiques sont rares dans les souvenirs de Mme de Montet. Elle était plutôt encline à la bonne humeur et excellait à saisir le côté comique des choses.

Elle avait été fort liée avec Xavier de Maistre, l'auteur du "Voyage autour de son chambre". Mais il n'était plus le descendant officier d'autrefois : c'était un vieillard très souffrant de sa santé et qui, craignant toujours de s'endormir, s'affaiblissait d'un bonnet gris.

La baronne, chiquée de cette vilaine calotte, entendit de décevoir Xavier de Maistre à porter parquage : ce fut l'objet de longues négociations. Enfin, on le décida. On le conduisit chez un artiste ouvrier, qui lui prit mesure, et, quelques jours plus tard, il apparut, ravi de son faux toupet, dont il eut, durant quelques temps, la coquetterie.

— Monsieur le comte, lui disait Mme de Montet, je puis me vanter d'avoir ajouté quelque chose à la tête d'un célèbre auteur, mais ce n'est pas de l'esprit : ce n'est qu'une perruque !

Les mots historiques !

Le scepticisme de la baronne de Montet, que nous avons déjà signalé, aimait à en montrer la vanité.

Au moment d'engager une action, le prince de Condé jeta à ses troupes cette brève allocution :

— Messieurs, vous êtes tous des héros !

Un vieux gentilhomme, très sourd, entendit mal ce propos.

— Messieurs, répéta-t-il à son compagnon, Monseigneur a dit que vous êtes tous des "buvards" !

Et cette exhortation, quoique désastreuse, n'a ébranlé pas moins les soldats.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Rumeurs Contradictoires.

Le Général Kouropatkine demande l'autorisation de remettre son commandement au général Linevitch.

St-Petersbourg, 4 février, 5 h. du soir — Le bruit court à St-Petersbourg que le général Kouropatkine aurait remis son commandement entre les mains du général Linevitch, commandant de la première armée russe de Mandchourie.

Ce bruit a pris naissance lors de l'annonce faite dans les cercles militaires que le général Grippenberg demandait à être relevé du commandement de la seconde armée.

Le correspondant de la Presse Associée n'a pu obtenir confirmation de ces rapports.

Le ministère de la guerre les considère comme non fondés, mais il ne peut officiellement les démentir.

Un général distingué a déclaré aujourd'hui à un correspondant que selon toute évidence il y avait eu une friction entre les généraux Kouropatkine et Grippenberg, et a ajouté :

« J'ai beaucoup entendu parler depuis quelques jours d'une demande qu'aurait faite Kouropatkine en vue d'être relevé de son commandement, mais il est impossible en ce moment-ci de rien affirmer de positif à ce sujet. »

Il y a deux versions contradictoires de l'incident. D'après une de ces versions le général Grippenberg se serait plaint au Tsar de ce que Kouropatkine aurait refusé de supporter le mouvement tournant qu'il avait entrepris contre l'aile droite japonaise.

Le refus du général en chef aurait déterminé Grippenberg à demander d'être relevé de son commandement. L'empereur aurait alors demandé des explications à Kouropatkine.

Ce dernier aurait répondu télégraphiquement, annonçant que sa santé était très abattue et demandant au Tsar la permission de remettre son commandement entre les mains du général Linevitch.

D'après la seconde version en cours, celle qui est acceptée comme la plus vraisemblable, Kouropatkine se serait plaint à l'empereur de ce que Grippenberg ait entrepris un mouvement tournant en dépit de ses ordres contrairement à ce qu'il lui avait donné et demandant le rappel immédiat de ce général.

On exprime l'espoir que cet incident sera réglé d'une manière satisfaisante car on se rend compte que le départ de Kouropatkine en ce moment-ci serait un coup sévère porté à l'armée de Mandchourie et anéantirait l'espoir qu'ont les Russes d'une victoire prochaine.

Le rappel du général Grippenberg ne changera en rien la situation.

Les Russes tiennent toujours les positions autour de Sandepas.

EN POLOGNE

Varsovie, 4 février — Des rapports reçus aujourd'hui de Czeszowehowa. Pologne russe, annoncent que cette ville est dans un état de panique effroyable.

Les habitants ont barricadé leurs portes et leurs fenêtres par crainte des grèves.

Ces derniers ont assumé une attitude menaçante et on craint des troubles.

— Varsovie, 4 février — Les ouvriers des ateliers du chemin de fer de la Vistule ont repris le travail ce matin.

Le trafic des trains de marchandises a pu être rétabli.

La grève dans la province de Schovnic s'est étendue aux employés de chemins de fer et à toutes les classes d'ouvriers. Les grévistes restent calmes.

Les ateliers de Kalissela ont rouvert leurs portes ce matin, quoique la plupart des ouvriers soient encore en grève.

Voyage Autour DE Mon Jardin.

II

MON RUISSEAU

Ce ruisseau, qui traverse mon jardin, sort des flancs d'une colline couverte d'aïonnes, ça été toujours un heureux ruisseau ; il traversait des prairies où tenaient des charmes et fleurs sauvages se baignaient en se miraient dans ses ondes ; puis, il entrait dans mon jardin. Là, je l'attendais ; je lui avais planté, sur ses bords et dans ses eaux, toutes les plantes qui fleurissent dans le monde entier, au sein et sur la rive des eaux pures ; — il traversait mon jardin en chantant sa mélodie éternelle ; puis, tout parfumé de mes fleurs, il sortait de mon jardin, traversait encore une prairie, et allait se précipiter dans la mer à travers les flots abruptes de la falaise qu'il couvrait d'écumée.

C'était un heureux ruisseau ; il n'avait absolument rien à faire que ce que je vous ai dit : Couler, rouler, être limpide, marmer — entre des fleurs et des parfums.

Il mesurait la vie que j'ai choisie et que je me suis faite, et que je méritais, quand un vent bien me laissait tranquille, quand les méchantes, les intrigantes, les fripons, les sots, — ne me forçaient pas de retourner au combat. — moi, l'homme le plus pacifique et le plus gaillard du monde.

Mais le ciel et la terre sont soulevés du bonheur et de la douce paresse.

Mon cher frère Eugène, un jour, et l'habile ingénieur Sauvage, l'inventeur des hélices, nous assaillaient sur les bords de ce pauvre ruisseau, et parlaient à mes mal de lui. — Ne voilà-t-il pas, disait mon frère, un beau falésant de ruisseau, qui se promène, qui sème sans bruit, qui coule au soleil, qui se van-

Salut présidentiel.

La façon dont chaque nouveau président de la Chambre des Députés en France salue les deux officiers qui, l'épée au poing, le conduisent jusqu'au seuil de salon de la Paix a toujours exercé l'attention des habitués du Palais Bourbon et les a invités à de petites études de psychologie.

Gambetta, en quittant les deux officiers, répondait à leur salut militaire par un geste large et à chaque pas j'ai trouvé un bonheur ou au moins une émotion.

Que de belles fleurs au printemps de notre vie, et comme elles se sont fanées ! que de choses sont mortes en nous, dont nous ne songeons pas à porter le deuil.

ALPHONSE KARR.

Il traversait toujours la prairie et mon jardin, puis l'autre prairie ; mais au bout l'homme est là qui l'attend et qui le fait travailler. — Je n'ai jamais vu qu'une chose pour lui — je lui ai vu un bonnet lit dans mon jardin, de sorte à serpente plus long temps et en sort plus tard ; — mais il n'a fait pas mieux qu'il finisse par aller repasser des contes. — Parra raisseau ! les pas pas assez cobés son bonheur sur l'herbe ; — tu aurais aimé trop haut ta douce chanson !

LES PRISONNIERS RUSSES AU JAPON.

Tokio, 4 février — Le ministère de la guerre japonais dément formellement les accusations portées dans certains milieux prétendant que les survivants du croiseur cuirassé "Rurik", capturé dans le détroit de Corée en août dernier, auraient subi de mauvais traitements de la part des Japonais.

Le ministère déclare que les blessés russes ont reçu les mêmes traitements que les blessés japonais et affirme que les dépenses pour l'entretien des prisonniers russes sont plus fortes que celles pour l'entretien des soldats japonais.

Le ministère ajoute que les prisonniers sont humainement traités et déclare que la plupart des russes internés au Japon sont satisfaits de leur sort.

LES PRISONNIERS RUSSES AU JAPON.

Tokio, 4 février — Le ministère de la guerre japonais dément formellement les accusations portées dans certains milieux prétendant que les survivants du croiseur cuirassé "Rurik", capturé dans le détroit de Corée en août dernier, auraient subi de mauvais traitements de la part des Japonais.

Le ministère déclare que les blessés russes ont reçu les mêmes traitements que les blessés japonais et affirme que les dépenses pour l'entretien des prisonniers russes sont plus fortes que celles pour l'entretien des soldats japonais.

Le ministère ajoute que les prisonniers sont humainement traités et déclare que la plupart des russes internés au Japon sont satisfaits de leur sort.

LES PRISONNIERS RUSSES AU JAPON.

Tokio, 4 février — Le ministère de la guerre japonais dément formellement les accusations portées dans certains milieux prétendant que les survivants du croiseur cuirassé "Rurik", capturé dans le détroit de Corée en août dernier, auraient subi de mauvais traitements de la part des Japonais.

Le ministère déclare que les blessés russes ont reçu les mêmes traitements que les blessés japonais et affirme que les dépenses pour l'entretien des prisonniers russes sont plus fortes que celles pour l'entretien des soldats japonais.

Le ministère ajoute que les prisonniers sont humainement traités et déclare que la plupart des russes internés au Japon sont satisfaits de leur sort.